

Appendice 3 -Appendix 3

L'importance des ministères en français.

Éléments historiques

Au moment de la conquête, les Anglais ont certes réussi à installer leur emprise sur le nouveau territoire conquis en tous points, exception toutefois de la vie religieuse. Au pouvoir en ce qui a trait à l'administration publique et majoritaire en nombre à l'extérieur de ce que nous connaissons aujourd'hui comme étant le Québec, les Anglais ne sont jamais parvenus à faire de la *Church of England* l'Église nationale en Amérique du Nord Britannique. Elle demeurera toujours, et même encore aujourd'hui, la religion de l'autre.

Bien des éléments ont concouru à cet état de fait : la grande rivale que constitue l'Église catholique romaine est déjà bien présente sur le territoire qu'elle a déjà bien organisé; et la langue des conquérants est inconnue des habitants.

Pour nombre de québécois, appelés aussi les Canadiens français, l'histoire de l'Église d'Angleterre (devenue depuis l'Église anglicane du Canada), sa hiérarchie, son mode de fonctionnement, ses croyances et ses rites, sont demeurés obscurs et inaccessibles. Sans compter que ses fidèles, tout comme les Huguenots ayant immigrés ici, sont frappés d'un substantif peu enviable et qui les rend dédaignables, celui de protestant.

Dès les premières tentatives d'implantation de l'Église d'Angleterre dans la province de Québec, il fut décidé d'assigner des responsabilités à des protestants francophones. Ainsi, le Rév. C. C. Delisle sera nommé à Montréal en 1766; Francis de Montmollin à Québec en 1768; et Légère Jean Baptiste Noël Veyssière à Trois-Rivières. L'objectif étant que leur ministère attire de nouveaux fidèles pour faire grandir les rangs de la nouvelle Église. L'entreprise s'avéra plutôt être un échec.

Aux dualismes religieux en présence, catholiques romains versus protestants de même qu'anglicans loyalistes versus républicains, s'ajoute celui de la dualité linguistique. La grande majorité de la population de la nouvelle colonie britannique ne parle ni ne comprend l'anglais. Ainsi, anglicanisme et anglicité vont de pair.

Pour la réussite de toute entreprise, et cela vaut aussi bien pour l'Église, le nombre est un facteur important. Pour s'assurer un certain succès, il faut une masse critique. Comme nous l'avons vu depuis le début, les anglicans dans la nouvelle colonie qu'est la province de Québec, sont loin d'être la majorité. En fait, ce qui peut fausser la perception de la réalité c'est le double statut des résidents de souches britanniques : ils sont au pouvoir parce que sur le plan politique, le gouvernement est Anglais; du coup, ils sont aussi minoritaires parce que sur le plan religieux, l'Église d'Angleterre n'a jamais réussi à gagner le statut revendiqué d'Église nationale au Canada.

Par contre, ses fidèles se sont toujours vus en lien avec l'Angleterre. D'ailleurs, le débat entourant le nom à conférer à cette institution en témoigne : elle fut d'abord purement et simplement *The Church of England* – et ce nom il apparaît sur la clôture du cimetière anglican de Trois-Rivières; puis en 1921, le Synode général du Canada adopte le nom *The Church of England in Canada*; le terme anglican est déjà en usage pour désigner certains groupes dans l'Église mais ce n'est pas avant 1955 qu'il sera introduit dans la nouvelle appellation *The Anglican Church of Canada*. Depuis lors au Québec, l'idée d'anglicanisme trop souvent liée à anglicité et en apparence réfractaire aux non-anglophones, *i.e* les francophones québécois, a de la difficulté à faire son chemin. Devant la montée d'un certain nationalisme, le nom de l'Église anglicane s'avérait un boulet. Dans un souci de ne pas heurter la population québécoise, il fut proposé d'adapter la

traduction en français par *Église épiscopale du Canada*. Cette décision n'a pas trouvé d'appui auprès du synode du diocèse de Québec qui a rejeté la proposition en faveur de la traduction intégrale d'*Église anglicane du Canada*. Sachant cela, si vous vous présentez à la cathédrale *Holy Trinity* de Québec, vous serez certainement étonné de lire l'enseigne extérieure qui porte néanmoins une inscription « Église épiscopale du Canada ».

S'agissant de la relation francos vs anglos, Marshall dans sa thèse précise :

Any discussion of the history of anglophones in Quebec must incorporate an understanding of the question of identity and social power which have been at the centre of all French – English relationships in Quebec since the Eighteenth century. The worldviews of these two main language troupes have fundamentally different assumptions, the French seeing themselves as the majority in a French-speaking province, but under constant threat of extinction because of their minority status in North America; and the English having the confidence of a majority in North America, but being made painfully and more frequently aware of their minority position in the province.¹

Il est vrai qu'à une époque, l'identité religieuse était indissociable de tous les aspects de la vie quotidienne. Même pour ceux qui participaient très peu à la vie de l'Église, ils ne pouvaient échapper à la culture religieuse ambiante. Il y avait deux groupes religieux, les catholiques romains et les protestants; les cloches des églises marquaient le rythme de la vie quand ce n'était pas une procession de la Fête-Dieu dans les rues autour de l'église.

Comme le note Vaudry :

Anglicans were a conspicuous part of Quebec's Protestant culture. As the single largest Protestant group in nineteenth-century Quebec, they by their numbers alone would have been assured a visible place in both town and countryside. Moreover, their historical connections to the English state and the privileges they enjoyed in the early part of the century helped shape their self-identity as the Protestant elite of the province.²

Depuis la mi-temps du XXe siècle, avec l'avènement de la Révolution tranquille, les choses ont commencé à changer. Le pouvoir a commencé à échapper à l'élite anglophone. Un renversement de tendances s'est définitivement installé. Sans compter le poids que fera peser l'élection du gouvernement de René Lévesque et le recours à la définition à la société distincte.

Marshall pointe en direction d'un autre phénomène ayant contribué à changer le tableau : l'immigration ne se fait plus de la même façon. Selon ses chiffres, la grande majorité des anglophones entrant au Québec avant 1941 étaient de souches Anglaises. « But with the immigration of Jews, Italians and later Greeks and Portugueses, the majority of who adopted the English language, the anglophone community became less British. By 1971

¹ MARSHALL, Joan. *The anglican Church and socio-political change : implications for an English-speaking minority in Quebec*, Thesis (PhD), Mc Gill University, 1991, p. 59.

² VAUDRY, Richard W. (2003). *Anglicans and the Atlantic World : High Churchmen, Evangelicals, and the Quebec Connection*. Montréal et Kingston, McGill – Queen's University Press, p. 222 .

people of British heritage constituted only 61% of Montreal's population »³, précise-t-elle. On aura compris que ces nouveaux arrivants optant pour l'anglais comme langue d'usage n'embrassent pas la foi anglicane.

S'agissant du résultat de la migration des populations après 1975, un résultat négatif, Marshall résume la double conséquence pour l'Église anglicane au Québec : beaucoup de jeunes familles ont quitté le territoire et très peu viennent s'y établir. Il reste donc moins de membres dans les rangs des fidèles et ils sont plus âgés.

Elle note aussi un autre élément important : « There was also spatial segregation through which anglophones were able to live entirely in English, virtually ignoring French life around them »⁴. C'est cette situation qui aura permis pendant longtemps à l'Église anglicane de vivre à distance de la société québécoise francophone. On le constate encore aujourd'hui : le diocèse anglican de Québec est composé en majorité de ministres unilingues anglophones vivant aux Îles-de-la-Madeleine, à Lennoxville, en Gaspésie ou ailleurs en Estrie.

C'est de cette nécessité d'adaptation que naîtra une première initiative dans le diocèse de Québec une première mission francophone, celle qui élira domicile à la cathédrale de Québec. Le diocèse de Montréal avait déjà lui une expérience plus durable avec la mission de Sabrevois et celle de la communauté du Rédempteur. Le grand défi à relever est celui de briser le lien entre anglicanisme et anglicité comme nous l'avons déjà dit et de constituer une identité anglicane francophone et québécoise.

Les paroisses francophones ou bilingues

L'expérience de la mission francophone de Québec a donné naissance à la paroisse de Tous les Saints, il y a maintenant deux décennies. Plus récemment, un ministère en français s'est développé à Portneuf. Des cultes bilingues ont maintenant lieu à Trois-Rivières, Drummondville, Acton Vale, Thetford Mines (dans le doyenné de Québec à la paroisse St Michael de Sillery). Dans le diocèse de Montréal, une mission francophone est implantée à Sorel, une autre à Longueuil, à Granby et à la cathédrale de Montréal. (Sur le plan de la mission francophone, l'Église unie du Canada semble avoir fait mieux que nous, pour un temps au moins.)

Le défi est double : celui de freiner l'érosion des assises en termes de membrariat et l'impact sur la capacité financière de l'Église à maintenir ses services et assurer sa présence; un autre, celui de s'ouvrir sur un terrain inconnu, celui du ministère francophone. Un ministère qui ne soit pas une traduction ou une translation de ce qui se fait en anglais, mais un ministère original qui ajoute sa contribution à la variété de styles existant au sein de l'anglicanisme.

Évidemment, il faut faire connaître l'Église. À ce chapitre, il faut bien admettre que nous ne sommes pas très efficaces sur le plan marketing. Nos outils de communication sont déficients : le site web, malgré sa nouvelle signature visuelle, est encore unilingue anglophone. Les sites web des paroisses francophones ou bilingues n'y sont pas regroupés. Notre journal diocésain n'a pas de page dédiée à la vie des communautés

³ MARSHALL, Joan. *The anglican Church and socio-political change : implications for an English-speaking minority in Quebec*, Thesis (PhD), Mc Gill University, 1991, p.61.

⁴ Idem p. 65

francophones ou bilingues. Il est déjà possible, d'ores et déjà, de corriger cet état de fait à peu de frais.

S'agissant de la formation des candidats au ministère, le diocèse a signé une entente avec l'Université Laval pour l'implantation d'un Institut des études anglicanes. Après la signature du document officiel, le projet semble être tombé dans l'oubli. Tout est à faire.

Dans les rangs de nos paroisses, un seul prêtre est considéré comme étant salarié du diocèse et ce à raison de deux jours/semaine. Les autres (2) sont payés via un honorarium. L'Équipe du Doyenné du Saint-Laurent compte sur la collaboration de 6 ministres laïques : 2 à la paroisse de Tous les Saints (Québec), un à St John the Divine (Portneuf) et un à St James (Trois-Rivières) et deux à Thetford Mines. L'Équipe en place travaille sur un vaste territoire : le Vén. Pierre Voyer œuvre à Québec et Thetford Mines; le Rév. Michel Royer œuvre à Québec et à Portneuf; le Rév. Yves Samson œuvre à Trois-Rivières, Drummondville et Acton Vale en plus d'assurer l'intérim à Sorel (diocèse de Montréal). Il suffit que l'un d'eux ne puisse s'acquitter de ses fonctions, pour toutes sortes de raisons, pour que le schéma s'écroule. Il faut une relève qui non seulement parle français, mais qui soit issue de la communauté francophone québécoise. À nous de l'appeler!

Le rôle du Doyenné du Saint-Laurent

La création du Doyenné du Saint-Laurent a été vraiment importante pour le ministère francophone; elle l'a transformé. Comme notre doyenné n'est pas géographique, il a apporté au ministère francophone une dimension particulière : notre ministère ne se limite pas seulement aux personnes qui fréquentent nos églises, nos paroisses, mais il s'étend à tous les francophones qui par l'Église, dans les moments importants de leur vie (la venue d'un enfant, le mariage, la mort) viennent à nous.

Comme nous vivons dans un milieu dont la majorité est francophone, que notre culture et notre histoire baignent dans le milieu francophone, nous faisons souvent une lecture différente de nos confrères anglophones, des événements qui entourent nos vies. Dans ce contexte, notre ministère s'étend bien au-delà de nos paroissiens et de toute limite territoriale. Il rejoint la grande communauté des endroits où nous habitons, de nos milieux de vie. Nos engagements dans le milieu nous font connaître et permettent à la population de découvrir qui nous sommes. À travers nous et notre présence, ils reconnaissent l'ouverture de notre Église sur plusieurs préoccupations de leur vie: remariage des personnes divorcées, notre lecture sur l'orientation sexuelle, le mariage du clergé, le ministère des femmes dans l'Église, pour n'en citer que quelques-unes ; d'autre part ils viennent à nous, aussi, parce nous parlons leur langue, parce que véhiculons une culture qui leur ressemble.

La création du Doyenné du Saint-Laurent a aussi questionné notre Église, sur l'avenir de l'Anglicanisme dans notre diocèse. Plusieurs pensent que si le ministère francophone se développe, notre Église aura pignon sur rue dans le diocèse, encore longtemps. Il y a du chemin qui a été fait, même s'il en reste encore beaucoup à faire. Il y a à peine une

quinzaine d'années, le ministère comme nous le connaissons à Portneuf et à Trois-Rivières n'existaient pas.

Nos engagements dans les divers comités diocésains, notre participation au DEC, au conseil consultatif de l'évêque (archidiacres) est une façon de faire Église, qui grandit. Et si la relève est là, ces engagements grandiront. Nos engagements sur les diverses instances décisionnelles de l'Église (synode provincial et national), sont aussi une contribution à la vie de l'Église qui lui apportent un éclairage culturel qui a son poids.

La création du Doyenné permet aussi à ceux et celles qui veulent s'engager dans le ministère, de trouver d'autres personnes qui non seulement parlent leur langue, mais aussi leur histoire et leur culture, d'échanger, de se rencontrer, de faire des projets. Ils ne s'engagent pas seuls dans un monde étranger, ils ont une possibilité de partager leurs rêves et leurs préoccupations.

Enfin, comme pasteurs francophones, nous devons reconnaître, que parce que notre ministère est "hors-frontières" ou si l'on veut ne se limite pas à la communauté des membres de nos églises, plus de 95% de notre temps est consacré au ministère pastoral (rencontre avec les gens dans des moments difficiles ou agréables de leur vie, dans la maladie, dans le deuil, etc) et se fait en langue française; il n'y a souvent que le culte du dimanche qui est bilingue, quand il n'est pas uniquement en français tout dépendant de la composition de l'assemblée.